

L'ARCHE *Editeur*

**Werner FRITSCH**

La roue de la fortune

Traduit par  
Maurice TASZMAN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Werner Fritsch

LA ROUE DE LA FORTUNE

MONOLOGUE

Traduction : Maurice Tazman

**Personnages :**

Courage	Vieille femme Rom	Elle raconte.
Mira	Jeune femme Rom	Demeure muette, on ne la voit pas. Elle est sur le point d'accoucher.

**Lieu :**

Une chambre à l'hôpital du Saint-Esprit.

## I

La vérité, je peux la dire. Prédire, je le peux.

L'un est pour rien, l'autre est hors de prix. Fortuna.

Qui frappe ? La police ? A cause de cet argent là dans ta culotte. Ou il n'est pas à toi l'argent ? Parle ! Parle ! Parle enfin !

Ou alors ici, bientôt le diable fera la fête !

Peur moi ? Connais pas. Sauf la peur de mon courage.

Dans le journal, il en est une, à l'auberge qui a exigé trois cents. Pour la bonne aventure. Ils l'ont dénoncée. Pas de papiers.

Dément pour des Allemands ! En vrai, elle aura dit la vérité.

Celle qui en fin des fins t'anéantit.

Moi, toutefois. J'ai été détenue. Auschwitz. Et j'ai mes papiers ce qui me fait dire : Je peux prédire. Monsieur l'agent de police. Métier ambulancier. Pour gens du voyage !

Rien n'est pour rien dans ce monde. Seule la mort te donne le fin fonds des choses. Ou seul le diable sait quoi. La vérité est dans l'air. Noire comme la nuit. Chez moi elle est gratuite. Et prédire pour un étranger, je le fais pour une centaine.

Pour autant je ne dis que le bien.

Ou devrais-je dire à madame Glück : Je vois noir ?

Années après jours, le juge Glück a poursuivi les Tziganes jusqu'aux enfers. Et un très beau jour, il s'est pendu dans l'armoire à dossiers...

Elle veut à nouveau se marier, Glück, la peau de vache. Elle récolte une assurance-vie du tonnerre. Et de plus une pension de veuve du diable. J'en mets ma main au feu. Tout comme toutes les femmes des SS ! Mes enfants, jetés aux flammes pour l'Allemagne, tu comprends !

Et moi, je devrais dire la vérité d'une voix angélique. Dans leur langue maternelle de toute beauté ? A ceux-là ? Je les taxe à cinquante, ceux-là, à l'aise !

Cent ! Sans vergogne. Tout ira bien, madame le juge. Je vois poindre un nouveau bonheur sur vous.

Ah ! Le monde. Il veut des menteries, être conchié. Alors, ils déboursent comme des idiots ! Tu leur dis la vérité, ils t'épinglent sur la croix ! Tu peux devenir un décor mural. Ou un abat-jour.

Tu veux que je te lise les cartes, mon enfant ?

La roue de la fortune ? Faut présentement que tu tires deux fois sept cartes.

Non ? De peur ? Ton enfant, il viendra. L'heure sonnera où saute le couvercle.

S'il veut venir, il vient. Comme l'orage. Ni prières ni signes de croix, n'y feront grand chose.

Je sais comment moi toujours. Au dehors dans la nature. J'ai eu mes enfants. Ils n'ont fait que glisser en trombe, en direct. Mes enfants sortis de moi dans la nature. Seule Puppa, je l'ai eue dans un lit. Chez la sœur, à Vienne, avant-guerre. Ta mère, je l'ai eue après la guerre. Dans une grange en Bohême. Des toiles d'araignée partout. Dans l'étable, des carcasses de bovins attachées à des chaînes rouillées.

Retour dans le Reich, pauvres comme souris d'églises ! Les Allemands en ces temps. Dehors de Bohême. Par delà la frontière, avec quelques kilogrammes d'avoins et de biens sur le dos.

Seul un simplet hantait encore les villages morts. Quelque part dans les forêts. Il possédait une flûte sans savoir pour autant qu'il faut souffler dedans. Il ne faisait que chanter dans sa flûte.

- Viens, ô viens Emmanuel chantonnait-il dans sa flûte.

Et lorsque à nouveau je fus mère, de ta mère, il m'avait tressé des bleuets dans les rayons d'une roue de chariot. Dans la grange, aux premières heures du jour. Ta mère, ah, longtemps, longtemps je l'ai eue au sein.

Et maintenant, le sein de ta mère, ils le lui ont pris, du côté du cœur.

Présentement, elle n'a plus de cheveux. Tout en elle brûle par la chimiothérapie.

Et son galant, son Allemand, il l'a envoyée au diable sans poitrine !

Oui, autrefois le crabe était dans le fleuve, maintenant dans le sang. Nos hommes si souvent ont attrapé des crabes et nous les yeux des crabes mis à mitonner dans le vin. Contre l'engorgement de l'urine.

Et ta mère dans l'état présent ne peut pas. Elle ne peut plus s'occuper de toi. Trouve-toi enfin un Tzigane à la hauteur. Je t'en ai racolé tant et tant. Mais toi ! Tous envoyés pâître froidement ! Froidement envoyés pâître !

Et présentement ! Ils te laissent en rade !

C'est la punition. Et ta mère ne peut plus s'occuper de moi non plus. Et ton frère a le gosier en pente !

Tout maintenant est en lambeaux. Tout. Le clan, la famille. Tout !

Tu attends un enfant et pas de mari ! S'il se trouve, il te prend à la gorge ! A cause de l'argent ! Tu veux partir avec l'argent et l'enfant ?

Alors veille à ce que maintenant personne ne nous repère !

Parce que moi. Ici je suis dans la souricière. La vie est un calvaire à l'hôpital du Saint Esprit. Quelque chose disparaît, c'est moi. Automatiquement c'est toujours de ma faute.

L'infirmière thaïe me donne une tartine mince comme une feuille de papier.

Sur quoi, je lui fais : Je crois rêver. Je suis de retour au camp de concentration?

Bon sang !

N'aurais-je pas lu longuement dans la main de l'infirmière chef.

Jamais de la vie, je n'aurais pu entrer à l'hôpital du Saint Esprit.

Si seulement je n'étais pas au plus mal à cause de vous ! Des enfants qui ont des enfants sans père ! Et cela présentement ! Et dans ma chambre ! Jamais de la vie je ne serais entrée à l'hôpital du Saint Esprit. Même pas en rêve.

Et présentement ! Te voilà. Tu débarques avec en plus un baluchon d'argent. De l'argent noir dans la culotte !

De qui, l'argent ? De qui, l'enfant ?

Maintenant, une fois encore je bats les cartes. La roue de la fortune !

Vas-y, tire deux fois sept cartes. Vas-y, tire ! Vas-y, tire !

Ou crois-tu que je vois dans les cartes qui t'a marquée au fer ?  
Si tu ne dis rien ? Si tu as perdu la langue !  
Enfant déjà, tu étais si butée quand tu faisais des tiennes. Que tu cachais tes culottes salopées ! Et plus le moindre mot à tirer de toi !  
Depuis que cet enfant de malheur est dans ton ventre ! Qui l'y a fourré ? !  
Dis un mot ! Et je ne te trouverai plus de paroles.

## II

J'avais le sang jeune. Tout comme le tien. A dix-huit, dix-neuf ans. La peur connaissais pas. A Vienne, sur le Danube. Dès qu'arrivaient les bateaux. J'y entrais. Je rassemblais de quoi manger. Froidement. Et tout du même tonneau. La honte rien à foutre !  
La peur tu la fabriques toi-même. Là dans la tête, la peur.  
La peur, n'en connais qu'une. Que quelqu'un frappe à la porte. La police ! A cause de cet argent de merde dans ta culotte ! Il est à ton frère ? Pour ses piqûres pourries ?!  
C'est à Prinzo ?  
Du calme ! Présentement tu te calmes !  
Mira petit cœur. Mira à moi ! Respirer. Respirer profond. Petite Mira dans le journal. Mira la mienne obtient le premier prix pour son chapeau en blanc.  
Gémis ! Plains-toi ! Mira !  
Mira qui sait si bien coudre. Attend un enfant. Et n'a pas de mari !  
Ce que je t'ai tout dit ! Ce que je t'ai tout transmis. Tu peux tirer les cartes, tu peux prédire, tu peux tourner les hommes en bourrique pour un tas d'argent!  
Mais pas cela ! Non ! Attendre un enfant et ne pas avoir un mari !  
J'en deviens une furie ! Sur cette putasserie là de toi, sale bête.

Dures les douleurs présentement sans arrêt. Et la fortune ? Du vent. Du sang ? Ou plus de sang ? Alors, mauvaise graine, le diable t'attend ! Mira la Sainte Vierge sur terre. Qui envoie promener chaque fiancé tzigane ! Et présentement ? ! Le ventre rond comme un potiron. Tu as faim, dis ?

Moi, oui. En une fois, j'ai en moi une faim de loup. Par bonheur, au passage. Wolfram m'a apporté des saucisses à la polonaise et un morceau de tête pressée de Tchèque.

Dans le besoin où maintenant je suis. Une femme vieille comme la pierre, devoir enterrer le deuxième mari. Mon mari des camps. Plus jeune que moi de douze années ! Et seulement une croix de bois. Seigneur Dieu ! Alors que certaines tombes tziganes sont plus coûteuses qu'une maison. Et les pétasses des S.S de par les retraites d'Etat. Peuvent s'en donner. Du marbre toujours, du granit toujours, des lettres d'or toujours !

Madame Glück, actuellement, est aussi un beau parti ! Et moi, je ne peux même pas payer le cercueil de mon mari des camps. Et toi tu n'as même pas un mari mort !

Je veux te conseiller que ce n'était pas un Allemand !

Depuis que je suis au monde, j'ai eu très peu d'ivresses. Toujours du thé. Une liqueur d'abricot, oui. Ou même deux contre les maux de ventre.

Et les hérissons ! Toujours mangés avec plaisir. Mon plat de viande par excellence, mon repas préféré, des jeunes hérissons, mon enfant !

Les dépiauter, peau et piquants. Les mettre au pot. Avec des pommes de terre auprès, de la salade.

Cinquante marks parmi les Tziganes pour un hérisson. La viande la plus saine qu'il soit. Faut savoir y faire pour les nettoyer. Racler, de l'eau bouillante, de la poix. Que tous les poils disparaissent. Tout un chacun ne s'y entend pas. La cuisson du hérisson. Faut l'entrelarder avec du lard. Et de l'ail, du sel et du poivre.

Mon second mari faisait des miracles d'un hérisson. Tout comme d'une truie.  
Meilleur ! Impeccable ! Une délicatesse ! Tu crois cela n'existe pas.  
Pour le thé, de la petite centaurée. Du plantain. Et de l'érable. Et de ces fleurs là.  
Ou de ces baies de sorbier. Nous sommes assis auprès du feu, du sucre en plus.  
C'était beau !

J'ai grandi mes enfants sans docteur. Ils ne savaient pas ce qu'étaient des  
médicaments. Ils ne savaient pas ce qu'était du dentifrice. Ni quoi que ce soit.  
Et les baumes, je les faisais moi-même. Des baies de sorbier, du gras de porc.  
Filtrer dans une boîte. Du sucre de temps en temps.

Pas de voiture d'enfant ! L'enfant sur le dos. Dans un linge. Quand il criait, le  
sein. Regarde mes petits enfants, regarde-toi Mira : Du lait et du sang. Les yeux  
du marmot, lavés avec du lait maternel. Sa frimousse. Lorsqu'ils ouvrent à peine  
les yeux, au début et qu'un roucoulement se fait entendre, un petit son aigu.

### III

Qui c'était ? Qui ? Qui te l'a fait ?

Avoue-le ! Avoue-le ! Avoue-le ! Avoue enfin !

Un seul mot ! Crache-le ! Ils t'ont arraché la langue ? Ou quoi ou qu'est-ce ?

Je veux le savoir sur l'heure ! Il me suffit de savoir, qui c'était ! Etait-ce un,  
un...

Mon lit, présentement totalement souillé. Pas par une fiancée de Hitler, j'espère.  
Prinzo, si Dieu le veut. De sang tzigane. Quand bien même il se pique. Le diable  
nous emporte si l'argent là dans ta culotte est à lui. Des gens comme ça ne sont  
pas maîtres d'eux-mêmes. Il le leur faut à tout prix ! Cette saleté est d'usage  
tzigane aujourd'hui. Se piquer ! Le diable, tu entends ! Le diable, tu entends !  
Comme s'il avait été de miel, tu le léchais de plus.

Surtout pas un Allemand. Non ! Non ! Notre sang doit être pur.

Attiser le feu et roucouler à tout va. Wolfram et toi. Je sais ce fut dur. Je sais, je fus dure. L'amour s'en va, s'en vient. Tu n'es pas un trou à Hitler !

A l'hôpital du canton ! Au fumoir jouer au grand seigneur. Même envers moi, vieille fougoune tzigane. Grand seigneur. Oh, oh, oh. Il balançait une valse à tout va avec le piano à bretelles. Wolfram tourne avec toi. Et avec moi ! Pour le plaisir.

Ce porc ! Je l'ai même senti ! Comme un pieu de barrière ! Toujours pointu. Mon attaque cérébrale. Disparue ! Comme par enchantement. Moi par défi de tourner sur moi-même. Et entendu violoner à mort, le jeune ami ! Mords moi si tu le veux, je suis de granit. Va-t'en la mort. Va chier.

Le rêve n'est pas près de finir. Ta musique, je veux l'entendre à cent ans encore. Mais je ne paierai pas les violons de ton bal. JAMAIS. Pas moi. Quatre-vingt cigarettes à quatre-vingt ans. La viande fumée tient plus longtemps !

Ton monsieur Wolfram m'a même rapporté une cartouche de Marlboro de Tchèque. Il y a peu, pour la nuit. Et hop, parti avec l'infirmière thaïe. Et il ne pipe pas mot. C'est lui ou pas lui ! Il fornique tant et plus ! Pire qu'un homme tzigane ! Pire !

Oui, en plus il avait ramené de Tchèque un alcool de prune. Là-dessus, moi, quelques gorgées d'alcool de prune sur la tombe de mon mari mort, rescapé des camps de concentration. Le monticule est toujours au plus haut. Et s'affaîssera lui aussi, mon enfant. Comme ton ventre. Mais pas un Allemand ! Non ! Pas un Allemand ne pénétrera par le mariage. Le clan et le dire, je les ai toujours, moi ! Petite Mira ! C'était lui ? Par trahison ? Le chaud lapin, monsieur queue hitlérienne avec accordéon ?

Quand la musique est en jeu...Ils nous embobinent plus facilement. C'est d'accord. C'est d'accord. Je ne suis pas de bois ; moi non plus. Et quoi avec la consoude ? C'est qu'on a aussi sa fierté. Parce que par la consoude.

Par la consoude, la chose saigne à nouveau. A mort. On est à nouveau vierge.

Oui, ouvre grand les yeux comme un poussin ! Ouvre grand les yeux !

Lorsque déjà l'une en soi a le diable au corps...

J'allais toujours volontiers au cinéma jadis. Les femmes tout autour endimanchées à mort. Au cinéma, il y avait un bel homme. Il jouait du piano pour accompagner Ben Hur. Et un bel homme est de plus un coq. Sa crête se dresse devant chaque poulette.

Il était pareil au coq de l'histoire : Un Tzigane vend un coq à un paysan.

Le paysan ne veut pas y croire. Que le coq le peut tant et encore.

Au tour du Tzigane : Convaincre. De ses propres yeux.

Le coq en piqué par-dessus toutes les poules et canes et les oies dans la basse-cour. Et lorsqu'il les a toutes retournées. Il s'est couché sur l'aile. Les pieds vers le haut. Au ciel, le vautour fait des cercles.

Au tour du paysan : Au final, s'est-il pas un peu surmené ?

Sur quoi le Tzigane : Ah ! Bientôt descendront des vautours femelles. Et il faudra qu'elles y passent toutes tour à tour.

Et les bougresses, les dévergondées à Vienne à nouveau ! Les endimanchées n'allaient pas au cinéma pour Ben Hur. Elles voulaient y faire les yeux doux au pianiste.

Malgré tout il est devenu mon premier mari. Mon mari-cinéma. Noir sur blanc.

Parce que je prends à moi tout un chacun que j'ai dans le collimateur.

Vite fait mère de dix enfants étrangers. C'est un paquet pour une jeune pousse.

Et vite fait bien fait moi-même deux de plus. Je ne peux pas l'expédier au cinéma comme ça. Les bonbons engorgés.

Sans roucoulements ni papouilles.

#### IV

Ma mère est morte de moi. Après la naissance.

De toute notre vie jamais été à l'hôpital. Non plus pour y mourir !

Mon mari, oui, il est mort maintenant, à l'hôpital. Tout mis à brûler, tout, tout mis à brûler ! Le linge mortuaire. Ses affaires. Tout !

Lorsque l'homme est mort alors mortes aussi ses choses.

C'est l'usage tzigane.

Je brûlerai mes photos, aussi ! Qui encore les connaîtra toutes une fois que je serai morte ? Là ma mère, étendue sur son lit de mort.

Et la marâtre, toujours affreuse envers moi. Dormir dans la roulotte, jamais !

Sous la roulotte, j'ai dû dormir.

Ma mère était morte déjà depuis trois ou quatre ans, alors le père l'a épousée, celle-là.

Elle est restée dans les camps.

Ce que j'ai dû endurer ! Tout ! Et tout ce que j'ai pu faire ! Tout ! Comme enfant à Innsbruck, à Hall. Hall est ma patrie. Hall au Tyrol.

Nous roulions en roulotte avec des chevaux. Mes frères jouaient de la guitare et mon père de la cithare. Sur les marchés dans les petites villes, nous avons joué.

De la musique de tout notre corps et de toute notre âme.

Et moi, il me fallait danser sur la table. Charleston ! C'était alors sacrément moderne. Des claquettes ! Et mon frère, le petit drôle accompagnait en jodlant et en dansant une tyrolienne. Divin ! Divin ! Il a fait le Grand prix du jodle au Tyrol. Lors de la fête votive. Il l'a fait mon petit frère. Mon frère Loustic.

Danse jupon ! Danse jupon ! Jupon danse !

Tourne, fillette ! Tourne fillette ! Tourne, fillette !

Sinon, toujours dans les bois. Dans les bois et dans les bois. Cuisiné dans les bois toujours. Mangé dans les bois uniquement. Dormi rien que dans les bois. C'est pourquoi nous sommes toujours en bonne santé. Ce pourquoi les nôtres deviennent si vieux.

Car je clope éternellement beaucoup sur mes vieux jours. Comme une cheminée.

Et je vais déjà sur mes quatre-vingt huit ans. Avec mes genoux détruits !

L'effort de chaque jour ! Et aux premières heures du jour que Dieu fait le

tourment de clopiner. Pour aller aux toilettes, c'est le bout du monde. Les toilettes sont au fin fonds du couloir à l'hôpital du Saint Esprit.

Avec plaisir, nous buvions du thé de tilleul. Avons cueilli de la camomille dans les champs. Et des bleuets et des pavots dans les blés. Avec les bleuets, nous faisons du thé. Et de la décoction de pavot pour s'endormir.

Profond, toujours profond tu dormais. Et de rêver des choses à faire frémir un cochon.

De jour, je rassemblais des pommes de pins dans les bois. Pour le feu.

J'étais une jeune fille. Je jouais du violon. Avec mes frères. Cinq. Tous nous étions musiciens. Que de la musique. De la musique à n'en pas finir.

Les Tyroliens sont des drôles.

Les Tyroliens sont joyeux.

Ils vendent leur p'tit lit

Et dorment sur la paille.

Mon petit frère était le coquin le plus accompli. Des bouclettes en cascade. Et avec ses douze ans déjà une petite canaille envers les femmes. Il jouait de la cithare, de la guitare. Pour toutes les femmes. Devant les braises dans les bois. Il donnait la sérénade. A te réchauffer le cœur en direct.

Tout comme mon mari-cinéma. Mon premier mari. Qui jouait du piano superbement à Vienne sur Ben Hur. Lui aussi, il avait un rayonnement. Un vrai soleil.

## V

A Brno, à l'église, peu avant le mariage, le curé m'a dit : Tu es encore si jeune ! Ne cours pas en aveugle vers ton malheur, mon enfant. Bientôt, il n'y aura plus de retour. Car j'étais tellement une jeunesse.

Et, à cet instant, il en est à vider le tronc d'église et part à la sacristie.

Je le suis et dis : Je voulais encore me confesser...

Il dit : C'est bon, assieds-toi. J'ai à parler vite fait à la cuisinière !

Et par la fenêtre ouverte, je sens une bonne petite odeur: un poulet rôti !

En inspectant la sacristie, je tire un tiroir au passage.

L'argent des pauvres y est. Des pièces de monnaie et des billets. Et comme mordue par le malin, j'introduis les billets dans la culotte, automatiquement.

A cet instant, le curé revient et dit : Où ? Où en étions-nous ?

- Je voulais me confesser. Me débarrasser de mes péchés.

- Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, qu'as-tu sur le cœur, ma fille ?

- Quelque chose me pèse sur l'âme, mon Père ! Mais j'ai tellement honte !

- Dieu voit tout !

- Tout ?

- Tout ! Et : Dieu pardonne tout !

Sur quoi, j'ai fait : Faut-il alors que je le dise vraiment ?

Il dit : Mon Dieu, oui !

- Au nom du ciel : Volé j'ai. De l'argent.

- Alors, rends-le.

Je dis : Cela ne va pas.

- Alors dépose-le dans un tronc. Ce sera pour qui est dans le besoin.

- Puis-je vous le donner sur le champ ? Dis-je et de dessous ma jupe, l'âme tranquille, je sors l'argent : S'il vous plaît bien !

Le curé le prend, le compte. S'interroge. Sur quoi, il me met en main la liasse de billets : Tu es, toi aussi, quelqu'un dans le besoin.

- A présent, vous me faites confuse, mon Père.

- Va ! Que Dieu t'accompagne.

Alors, je ramasse l'argent et je prends la porte. Et moi, une jeunesse alors, comme inspirée par le malin, je vais de plus à la cuisine et dis à la cuisinière :

Madame la cuisinière ! Madame la cuisinière ! Monsieur le curé vous en prie ! Il vous attend d'urgence à la sacristie !

Et moi, en hâte, de prendre l'oiseau croustillant du four.

Et de m'envoler !

A tout jamais.

Après cela, nous nous sommes mariés dans une autre église, mon mari-cinéma et moi.

Et vlan ! A dix-huit ans sans crier gare, dix fois mère !

Va savoir de combien de femmes ! Ils étaient tous et chacun, enfants et coquins, chez la mère de mon mari ! Certains allaient déjà à l'école, les autres, de petites piles électriques.

L'une de ses femmes est morte en couches.

Mon mari-cinéma était un vrai tombeur ! Avec des yeux qui t'aspirent. Tu es là au monde. Comme un buisson ardent. Et qui pour autant ne s'éteint pas !

Car sa voix, je la connaissais comme depuis une éternité !

Non ! Non ! Ce n'est pas par pitié seulement que je l'ai pris à moi. Non ! Non !

Mon mari-cinéma le savait ! Comment tourner la tête à une jeunesse. Je sais.

Oui je sais !

Vite fait j'ai eu un enfant. Vite fait, bien fait ! C'est venu. Plus vite qu'un curé dit la messe ! Et à nouveau. Le plus jeune avait trois semaines.

Mon enfant au sein.

## VI

Je fais la lessive. A l'eau froide. Arrive les Gestapos. A quatre. Et mon mari sur ce temps-là devant sa caisse à pédales à nouveau assis fait des gammes. Il faisait les yeux doux vers Dieu et le monde comme battu du diable. Dans un cinéma à Brno.

- Rangez le tout ! Nous partons. Laissez tout en lieu et en place. Vous reviendrez.

Je dis : Je ne prends que quelques langes.

- Pas de langes ! Vous reviendrez bientôt.

C'est ainsi que je suis partie ! Sans langes. Sans rien de rien ! Dans le wagon à bestiaux.

Certains sont arrivés morts déjà.

A Auschwitz ils nous ont tout pris. Puis, ils nous ont rasé les cheveux. Arraché les dents, une, deux. De douleur tu ne savais plus, homme ou femme.

Ce n'étaient pas des médecins. Ils avaient la tête de mort des SS, accrochée.

Aujourd'hui encore je tiens la rage contre eux ! Tous ces salauds en blouses blanches !

Il y a peu, à l'hôpital du district. J'ai indiqué mon ventre et fait : Monsieur le docteur ! Monsieur le docteur ! J'attends un enfant.

- Vous êtes trop vieille pour avoir un enfant !

- Eh oui. Ma machine est encore en ordre de marche. Huilée à tous crins.

Monsieur le docteur, faites-moi une piqûre. Que je fasse l'enfant !

Déjà, il veut décrocher le téléphone.

J'ai pris sa main : Docteur, tes yeux disent la vérité...

- Que disent-ils, mes yeux ?

- T'as de beaux yeux mais il y a des gens aux mauvaises intentions.

Tu as laissé ta femme à cause d'une nénéte. A cause d'une jeune nénéte.

Il a poussé un soupir: C'est vrai, c'est vrai.

Sur quoi, j'ai cessé, je ne vais pas plus loin. Et lui, cela l'arrangeait.

Il n'a fait que demander: Que proposez-vous ?

J'ai deux couvertures, belles, faites à la main. Et ces franges, une merveille pour ton trésor.

- Et cela coûte combien ?

- Je vous ai dit la bonne aventure et pour prédire je reçois 100 marks.

Et pour chaque couverture 150 mark.

Une fois encore, j'avais mes 400 dans les griffes.

## VII

Là, nous voilà dans le block. Là, mon père est venu. Ils l'ont fait chercher à Innsbruck. Au Tyrol. Il vient sur moi. Et me glisse cent schillings.

Je dis : Tata, Dieu le rendra. Dieu le rendra !

- Dieu te bénisse, enfant ! Dieu te bénisse !

Plus jamais, je n'ai vu mon père. Jamais.

Et moi d'acheter à manger pour les enfants. Une soupe d'escargots. Et une salade d'orties. Et sur le temps où je veux apporter le manger aux enfants, elles avaient tout chapardé. Les garces sèches comme des poteaux, sèches comme des poteaux !

Du coup, je ne peux plus m'occuper des enfants. Je n'avais plus de quoi manger ni rien. Je n'avais plus de lait.

Et plus beaucoup d'argent.

A Auschwitz, on pouvait acheter des choses, entre nous : Des soupes par exemple, des salades d'orties ou de pissenlits.

Et une fois encore ! Une fois encore pouvoir acheter deux litres.

Dedans, il y avait un morceau de viande. Tellement tendre... Et la soupe était si suave !

De la viande humaine ? Je me disais : De la viande de cheval !

A se demander ce que j'ai tout mangé !

Tout, tout nous avons mangé !

Tout ! Tout ! Tout !

Besoin de rien ce soir ! Pas faim ce jour ! Bonne nuit !

Du calme maintenant, mon enfant. Te fais pas de sang, mon enfant ! Du calme !

Moi, j'ai enduré tout cela toute seule toujours.

Fais pas de cela tout un drame, ma petite ! Pas de gémissements !

Sans quoi, tu fais venir l'infirmière sur nous !

Plus de lamentations à présent !

Aujourd'hui tout cela n'est plus un art ! Aujourd'hui, tu reçois de la morphine pour mourir. Et pour enfanter.

Là il te semblait qu'un accouchement c'était rien par rapport à tout cela. Il n'y a pas au monde tant de morphine pour ce que j'ai souffert!

Et là, il y avait un kapo tzigane. Un salaud en amour et une sacrée saleté.

Et mon premier mari m'a encore chuchoté : Va avec lui !

Je préfère plutôt mourir ! A Auschwitz.

## VIII

Les belles Tziganes, elles ont cru, elles sortiraient des camps si elles se faisaient putes de kapo. Et aussi les SS! Toujours à rechercher des belles femmes.

Toujours à rechercher des belles femmes. Toujours à rechercher des belles femmes. Toujours aussi un œil sur moi. C'est pourquoi maintenant, j'ai mon doigt tout recourbé.

Car tellement ils m'ont battue. Tellement battue ! Jusqu'au sang. Jusqu'à briser l'os de mon doigt. Car je n'ai pas joué le jeu.

Car je n'ai pas tombé la culotte : Chaque jour vingt-cinq sur mes fesses nues !

Chaque jour. Personne ne le croit ! Qui pourrait croire cela ? Personne.

Mais les putes, maintenant elles sont kaputt. Et moi pas.

Pute de kapo tu es bien balancée.

Sous tes jupons,

Il y a ton con.

J'ai perdu des mots. Depuis l'attaque cérébrale, que des fragments dans la tête.

C'est de ces refrains qu'ils chantaient dans les camps.

Eux, pas besoin des hommes, que des femmes. Et les femmes.....

Qui te donnerait de la marmelade ? Qui, une tartine beurrée ? Qui ?

L'une, une fois a dit : mords un morceau !

Et de me refiler un bout. Elle non plus ne vit plus.

Elles sont toutes allées à la mort, les putes. Sitôt qu'elles ne plaisaient plus aux messieurs. Et cela fut plutôt tôt assez.

Souvent quelques semaines seulement. Le ciel sur la terre. Le ciel en enfer comme putes.

Ma cousine, ils l'ont prise aussi. Elle a obtenu un châlit. Elle avait de la marmelade. Elle avait du chocolat. Elle bouffait une autre bouffe que nous.

Alors qu'on avalait des rutabagas. Des rutabagas, pourris toujours.

Mais la cousine ! Elle n'a pas souffert de la faim. Elle mangeait sans compter.

Elle a reçu tant et plus de cigarettes, autant que les SS.

Là, je suis allée plus souvent au bloc des putes. Fumer des cigarettes. En une fois, le porc de kapo se pointe chez elle. Moi, une peur du diable. Et ni une ni deux sous le lit.

Et ma cousine l'âme en paix, tranquille, de ronronner comme une chatte : Mon petit kapo, ô petit kapo ! Enfourne en moi ta carotte !

Ah ! Celui-là, en vrai, il était tout fou de moi ! Il m'a frappée à mort sur le crâne.

Bleue et verte j'étais. Car je n'en avais rien à en faire avec lui.

De quoi manger ! Des robes ! Un beau lit. Tout, j'aurais eu !

Cela, je l'ai seulement maintenant à plus de quatre-vingt ans. Et présentement toi, tu y es confortablement allongée, en travers du matelas, princesse ! Tu le souilles ! Dieu du ciel ! Dieu du ciel ! De plus !

Avec ton morpion hitlérien !

Pas de queue allemande ! Et pas de queue de kapo !

Tu m'écoutes, Mira ? Tu m'écoutes à la fin des fins, Mira ?

Et toi ?! Et toi ?! Et toi ?!

Puppa avait quatre ans. Et le gamin trois semaines.

Pour la grande, toujours du sucre dans les bouteilles. Dans les bouteilles, en plus du sucre, j'ai...Elles poussent dans les montagnes... de la gentiane !

De la gentiane j'ai mis dedans. De ces fleurs bleues.  
Tous mes enfants jusqu'à trois ans ont eu le sein. C'est ce qu'il y a de meilleur.  
Les jeunes femmes, elles ne valent rien. Elles ne donnent plus le sein.  
Moi, pour tétine, trempé un bout de linge dans des miettes de pain et du sucre.  
De ma vie, je n'ai connu ni voiture d'enfant, ni langes ! Je déchirais des draps  
pour en faire des langes. Et avec les bouts mis bout à bout, je portais les enfants  
sur le dos. Dans des linges, c'est ce qu'il y a de plus beau, c'est si près. Et que  
peux-tu offrir de plus à un enfant. Un peu de chaleur dans la vie. Et tu entends.  
Sur ton dos battre le coeur.

## IX

Mon mari-cinéma sous la contrainte, nos enfants....Non ! Non ! Non !  
Devant mes yeux. Dans le four ! Dix enfants !  
Mon petit gamin, dès l'arrivée arraché du sein brutalement. Et jeté dans le four !  
Ensuite, les enfants une fois morts, abattu mon mari-cinéma devant mes yeux en  
plus. Et pourquoi ?  
Parce que sa propre femme, il la cède pour qu'elle soit pute ! Et ses propres  
enfants, il les donne au feu !  
Mais moi non, je n'ai pas voulu écouter cela ! Va avec lui ! Va avec lui ! Va  
avec lui !  
Non ! Non ! Non ! Pas de queue de kapo. Et pas de queue hitlérienne !  
Tu y serais allée, Mira ! Toi, oui !  
Ou il t'aurait battue comme plâtre ! Car ton bec, tu l'ouvres pas !  
Mon mari-cinéma, il l'a battu au ventre encore et encore avec la matraque.  
Jusqu'à le crever. Jusqu'à ce qu'il crève. Moi je braillais comme une folle !  
Comme un animal à l'abattage, lorsque le cœur n'est pas transpercé du premier  
coup.

Sacrément. Et vlan ! Je me suis effondrée. Transportée à la baraque de l'infirmerie. A la baraque, ils m'ont chié sur la tête.

Ni Dieu ! Ni Christ ! Ni Mère de Dieu ! Ni Pape ! Ni Staline. Ni rien. De la merde sur la tête. Et fini. Amen.

Quelques piqûres, j'ai reçues. Le diable sait comment, à **nouveau**, je me suis remise à moi.

J'ai entendu une musique. Un violon !

Ah, mes oncles ! La cithare, ils jouaient. Mon frère. Beau comme un miracle.

Jouait à Vienne, de la guitare. Comme le Django Reinhardt. Un parent éloigné.

Du clan de ma mère. Ils ont été contraints de jouer. Pour **accompagner** la mort.

Récemment, il en est un qui vient de la Forêt viennoise avec la cithare électrique et me dit carrément : Tu es Tzigane, avoue-le.

- Il n'y a là rien à avouer. Tzigane, je suis.

Il joue un air : Connais-tu cela ? C'est bien une mélodie tzigane.

- La musique, j'ai tout oublié. Je ne veux plus le savoir, plus rien, de la musique tzigane. Je sais seulement que ce que tu joues, je connais tout.

- D'où sors-tu, en fait ?

- Je suis Autrichienne. Mon frère est de Vienne, il jouait de la guitare. Il s'est envolé dans la musique. Envolé.

Et moi ! J'ai toujours et toujours fui la mort, comme un oiseau, à tire d'aile. J'ai toujours été dans le bon transport. Les roues tournent vers la mort. Ou roulent vers la bonne fortune.

Pour moi cela a été Ravensbrück. Ravensbrück, au commencement c'était pour moi comme un salon de café. Par rapport à Auschwitz.

Et là, au camp, j'ai commencé à tirer les cartes. A Ravensbrück. Et de prédire à nouveau : L'une a rêvé, elle voit son visage dans un puits, sous l'eau. Avec un serpent tout autour. Et deux os, à gauche et à droite.

Des recettes de cuisine, toutes les récitaient dans la tête. Jusqu'à disparaître dans le four, elles-mêmes. Mais la sorcière, cette Ilse Koch, celle-ci aurait dû finir dans le four.

Elle n'a pas voulu qu'il me soit donné des jarretelles. Mes bas tombaient en accordéon. Chacune de mes côtes, tu aurais pu les compter sur moi. Mais je ne céda pas ma jarrettière et mon peigne. Jamais. Plutôt crever.

J'avais la peau sur les os ! J'avais la peau sur les os ! Mais les lèvres rouges.

*La jeune femme gémit.*

Tu n'es qu'une pure pelote de peur, Mira reviens à toi !

Plus de courage, non ? Chaque cellule en toi, la peur. Tout se coince en toi, Mira.

Tu te ferais coudre, de préférence !

Pense plutôt à moi ! Ta grand-mère du nom de Courage.

Moi ! J'ai même survécu à mes bourreaux ! En une fois, il a été dit, le racleur de violon tzigane a volé du pain.

Sur quoi le cochon de kapo est apparu. Pourpre le visage rouge de jalousie.

Et il l'a ! Il l'a tellement frappé dans le ventre. Jusqu'à lui faire cracher du sang à n'en plus finir. Jusqu'à ce qu'il soit mort. Et de plus, le sang, il a fallu le nettoyer ! Moi ! Il a été mis sur un chariot à ridelles et au feu.

Devoir regarder cela c'était déjà l'enfer. Mais j'ai survécu aux diables, à tous. Et présentement ?! Je serai bientôt arrière grand'mère ! Mira ! Mira ! Mira !

Dis-moi qu'une chose, Mira, c'était Prinzo ? Si seulement c'était un Tzigane !

Rien qu'un Tzigane à cause du sang ! Que notre race ne soit pas éliminée.

Si seulement tu en avais pris un où j'ai fait l'entremetteuse ! Et quand bien même ils sont un peu plus âgés. Mon mari-cinéma était lui aussi plus âgé d'une éternité.

Je n'en ai pas moins obéi à mon père !

Dis-moi : C'était Prinzo-la piqûre, Mira ?

D'où aurais-tu cet argent si non ? C'est donc à lui ? L'argent ?

Et l'enfant en plus ? Ou alors ?!

Mais pas que tu sois accrochée à ses piqûres, mon enfant! Alors tu aurais le ciel et l'enfer sur terre déjà! Et ton enfant ? Que peut y faire un bout de chou pareil ? Que sa vie soit déjà dans le cercle de la mort ?!

Sang de Tzigane ou non. Ils n'étaient pas pour un iota autres que les Allemands ! Et le racleur de violon tzigane dans le camp. Il aurait pu épouser qui il voulait. Il a dit : Si nous en sortons, nous aurons le ciel sur la terre.

Mais moi, non, je ne lui ai pas fait la lèche.

Envers toutes, il en mettait plein la vue. Le violon, en plus. Et n'en jouait que pour les conduire à la mort lorsqu'il n'avait plus faim d'elles.

Et chaque jour, vingt-cinq sur les fesses. En sang. Mais, je n'ai pas été une pute. NON. Et de compter les coups en plus.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.....Jusqu'à vingt-cinq !

Madame le juge peut parler de bonheur, je ne lui ai pas dit la vérité !

Elle n'y aurait pas survécu. Car elle tremble de peur que l'âme de son mari suicidé hante la chambre à coucher. Si elle venait à se remarier !

Ah ! Ah ! Cent !

Votre mari est au ciel ! Et il se réjouit pour vous si vous êtes heureuse, madame le juge !

- Est-ce sûr ?

- Sûr comme la mort, madame Glück !

Attends, je te tire présentement la roue de la fortune, Mira ! Attends !

Tu as peur ? Que peut-il t'arriver vraiment ?

Moi ! J'ai été deux fois près du four : Et deux fois, j'ai fui la pelle de la mort.

Tout comme un oiseau. Jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, au fond.

J'étais jeune. J'aurais pu briser des pierres. Plus que lourdes. Et toujours un point dans le dos.

Une autre fois, j'ai échappé au four. De par la religion.

Nous sommes allées au four pour y être brûlées.

Là, il a été dit : Les Tziganes sont catholiques !

Sur quoi, ils nous ont épargnés. Mère du ciel ! Notre foi catholique avait du sens pour une fois !

La roue de la fortune ! La roue de la fortune, de la superstition, on dit !

Mais moi, rien à en faire.

Et là un grand fossé. Et une longue file à n'en plus finir.

Pour chier. De huit à dix. Et souvent certaines y sont tombées dans le fossé. Et s'y sont noyées. N'ont jamais pu remonter. Détruites par le travail. Et tout. Soit-même, il fallait être très en garde contre la fatigue. Surtout ne pas tomber comme elles dans le fossé à merde.

Une toute puissance exercée contre toi ! Et des baquets d'eau renversés sur ton crâne au passage. La peau toujours bleue. Et en lambeaux. Pour chaque pet.

Ohohohoh ! Pour chaque petit pet. Pour le moindre bout de pain.

La menace de la mort.

Et que crie la mort dans ton dos, mon enfant ? Et que crie-t-elle ?

Vis, trou du cul.

## X

Vers la fin de la guerre, j'étais dans un camp extérieur. De Ravensbrück.

Dans une sorte d'usine d'avions près de Berlin.

Et là, une fois de plus une alerte aérienne. Tous à la cave. Tous, nous sommes allés à la cave.

Et moi de rassembler tout mon culot pour traverser à travers les barbelés avec mes petites chaussures. Là, lorsque tu y touches, tu y brûles. Pas la moindre idée, je n'avais pas idée. Par où aller ?

Qu'importe, je traverse. Et là, il n'y avait plus la mort. Dedans, dans les barbelés. J'étais comme folle ! Moi à travers tout et plus avant ! Une horde derrière moi, de femmes tziganes.

Le bruit des bombardiers partout dans les airs. Et le sol n'était plus qu'un vrombissement. A cause des chars. Et le tactactac des mitrailleuses. Le tactactac sans arrêt.

Dans le bois, je vois deux hommes.

Je dis : - Toi cigarettes !

Pas un mot. Pas de réaction.

- Toi cigarettes !

Pas un mot. Pas de réaction.

Ils étaient morts, tous les deux. Assis sur une souche d'arbre. Morts.

C'est vrai vraiment ! Je peux le jurer. Je peux le jurer à l'église.

Et nous de détalier, les jambes au cou. Sur la grande route.

A présent, des petites maisons. A l'intérieur, l'Américain. Et un tout petit peu plus loin, le Russe.

Fallait pas que je parle allemand. Ils auraient dû me tirer dessus.

Une communiste allemande a été fusillée par les Russes, en lambeaux.

A l'aveugle. Car elle a posé une question en allemand.

Là l'allemand, c'était tout juste bon pour une mort par balles ! De sorte que mon bec s'est fait tzigane.

Les Russes sillonnaient en tous sens dans de petites charrettes. De petits chevaux sous le harnais.

Je suis pire qu'un homme. Youie ! Youie ! C'est miracle ce que j'étais dangereuse.

Dans les boutiques de joaillerie ! Ce que j'ai pu brigander, c'est à n'y pas croire !

Et les Russes, en un tour de main, tout tiré à eux.

Je vais chez une paysanne, je dis : Paysanne, un peu de lait!

- Nous n'en avons pas. Nous n'en avons pas !

Moi, pas un mot de plus et me dirige vers le Russe.

- Karacho, viens voir ! Viens voir ! Femme ne pas me donner à manger.

Et le Russe et moi droit dans la dans la chambre de séjour. Ils étaient assis sur le sofa : lui et elle.

Et le Russe avec le kalachnikov : Moloko ! Davai ! Davai !

Je descends à la cave. Pleine de bidons de lait. J'ai tout renversé, de sang froid. Car ils ne voulaient pas me donner une goutte.

Et quatre à quatre les marches du haut dans la chambre à coucher devant le miroir. J'ai enfilé sa robe de mariée. L'âme en paix, en toute quiétude.

Je vois une poupée, là. Et la poupée par devers moi, dans ma robe. Comme mon enfant.

Et elle criait joliment : Mamma.

Et le Russe avec le kalachnikov. De rire.

Dans la cour, des poules sautillaient de partout. Et le Russe, ratatata ! Ahahah ! Ratatata ! Ahahah ! Ratatata ! Ahahah !

Elles étaient à peine bonnes encore pour le goulache ! C'est ainsi que nous avons concocté une soupe-miracle. Sur un feu. Dix femmes tziganes dans les bois. Les ruines de poulets proprement plumées et préparées. Le tout d'une odeur appétissante par au-dessus du feu.

Ah, et nous avons mangé plus que beaucoup. A en être malades.

## XI

Les Russes ils ont abusé d'elles. De toutes les détenues des camps, dans leurs haillons, maigres comme des piquets. Et d'enfants aussi qui se vidaient de leur sang.

Autre chose, Mira que pour toi ! Toi, personne ne te fait violence ! Toi, ton morpion, tu as tout fait pour l'avoir. Ou non ? Aurais-tu été ? C'est pourquoi tu ne dis rien ? Ou c'est par entêtement !

Moi ! Moi, pour le moins, j'avais un mari. Mon deuxième. Mon homme des camps de concentration. Un Tzigane de Znaim. Un jeunot. A bien compter, douze ans plus jeune. Celui là, il n'a pas fait preuve de beaucoup de courage contre les Russes. Il s'accrochait toujours au pan de ma robe. Ou il se cachait. Que personne ne le débusque.

Moi, j'avais toujours sur moi mon « enfant » Et dès lors, ma tranquillité face aux Russes. De par cette poupée qui faisait: Mamma. Toujours et encore Mamma. Mais c'était encore trop peu pour moi !

Me voila en route chez un paysan. Il dormait déjà.

Je fais : nous n'avons pas de pain.

- Non, il grogne.

Au dehors, des Russes en vadrouille ! Et les femmes raptées des feux vers la cave. Et mises à mal !

Présentement. Oui, présentement que faire ? Demi tour chez le paysan. Et de sortir du garde-manger des betteraves rouges. D'un verre de conserves. Et les plonger dans un linge.

Je mets la chose dans le bas. Comme du sang. Comme les règles.

A présent entrée en scène avec sang froid comme si j'avais ma kermesse. Et ainsi les ai tenus à distance ! Mon sang a fait reculer les Russes.

Seul l'un d'eux avec des étoiles. En deux fois rien, je lui avais tourné la tête.

Sans intention ! Et lui de vouloir m'épouser en robe blanche – et moi.

Et moi, jour après jour, je l'ai fait frétiler. Demain, je serai ton trésor. Ta petite femme, demain.

Demain. Demain. Demain.

La lune est déjà ronde, à présent. Là, il veut me l'enfourner dans la gueule.

Je dis : Attends un jour encore, trésor. Un petit jour. Demain ! Demain est le jour. Déjà, je porte la robe de mariée.

Mais moi ! Je savais comment mener le jeu !

*Violents gémissements de la jeune femme.*

Tu ne veux rien manger ? J'ai encore un rabe de saucisson polonais. Ou un morceau de tête pressée ?

Une barre de chocolat bien noir et amer ! Non ?

Parle à la fin, mon enfant ! Parle - ou chie des syllabes !

Alors, la vérité, je la rabibocherài moi-même.

*La jeune femme gémit.*

## XII

Fuir les Russes ! Cela m'a traversé la tête. Et là, un pont !

Et le Russe avec son arme, fait les cent pas. Et nous d'attendre qu'il fume une cigarette. Dès lors, nos vêtements dans le sac à dos et nues dans le fleuve.

Nous sommes allées à l'eau. Glacée ! Jusqu'au cou.

Subitement, j'ai cru que sur le pont, le Russe tirait ! Et de peur, j'ai lâché mon sac à dos. Il a été emporté, avec tous les vêtements.

Alors que le Russe avait tiré bruyamment avec son cul....Ratatata ! Ratatata !

Sur ce, j'ai pensé : Mon sac à dos, mes vêtements ! Que faire ? Comment m'en sortir ? Par chance, un bois tout proche sur l'autre rive ! Nous avons fait un feu pour nous sécher. Par chance, les autres avaient traversé le fleuve avec leurs affaires demeurées sèches. Des allumettes. Mais cela te semble durer une éternité ! Cela dure un temps infernal jusqu'à ce que l'on soit au chaud. Et la faim !

La faim ! Tremblées de froid. Tremblées seulement.

Et moi ! Que le Seigneur me punisse si je mens d'un seul mot !

Je suis dans une ferme isolée. Me suis faufilée dans la chambre à coucher. Et, en vitesse, me suis habillée d'une robe. Une robe superbe rouge à pois blancs. Et immédiatement de dévaler les marches !

Et suis ! Et suis allée voir la paysanne !

Sur quoi, elle dit : J'avais pareille robe, autrefois ! Exactement la même !

- Pas possible ! Non !

Je la regarde dans les yeux et je fais : Tu as du chagrin et des soucis. A cause de ton garçon.

Elle dit : D'où le savez-vous ?

Je dis : De par tes yeux ! Tout ira bien, mère, ne te fais plus de soucis. Tout ira bien. Mère, as-tu une petite charrette à bras ?

- Oui, pour quoi faire ?

- Mère, j'ai un petit enfant. Et j'ai fait un signe de croix et dit : Mère, il faut que je dise une prière, pour que ton fils revienne des Russes.

- Oh oui, oh oui !

- Ton fils reviendra bientôt ! Cela ne durera plus bien longtemps mais tu dois y aider.

- Oui ?

- Oui ! Tu as un porcelet et il crie tout le temps du matin.

Elle dit : Oui !

C'est ton cochon porte-malheur !

- Oui ?

- Oui !

Ensuite, j'ai dit : Maintenant, brave femme, vas chercher de la viande, fumée, faut que je crache dessus. Ensuite, je dois faire trois signes de croix par au-dessus et emporter la viande et l'enterrer au bois. Et dès que la viande sera pourrie s'en ira ton malheur.

- Oui ?

- Oui !

Ensuite j'ai dit : Tu as une poule qui crie tout le temps du matin cocorico.

Oui, c'est vrai.

Cela aussi est ton malheur ! Cocorico !

- Oui ?

- Oui

Dès lors, j'ai pris le cochonnet porte-malheur, le poulet porte-malheur et la viande fumée et vlan dans mon sac. Et mon sac vlan dans la charrette à bras. Et me voilà partie !

J'avais ma viande, j'avais mon poulet. Et j'avais mon argent. Ce que ton cœur désire, je l'avais dans mon sac.

Et maintenant chercher de la bière. A l'auberge. Et autour du feu, tous de se remplir le ventre.

Et mon deuxième mari, celui des camps de concentration, de se glorifier de moi : Elle a un courage d'enfer ! Peur de rien ! Peur de rien !

Ni de l'enfer et d'aucun Hitler et d'aucun Seigneur.

### XIII

A présent, pense à un volcan qui fait éruption !

Le soleil, tu peux aussi le porter en toi ! Mais vient le jour, Mira, il doit sortir.

Sans quoi, tu disparais ! Avec lui. En dedans de toi !

Et le soleil est la lumière du monde, tu dois en prendre ta part ! Présentement !

Pousse ! Pousse ! Pousse, Mira, pousse !

Ni dans la vie, ni dans la mort, nous ne sommes chez nous. Nous sommes sur les routes.

Le cerveau, lui aussi est comme un labyrinthe. Subitement, te voilà dans un coin où il fait noir. Puis dans un autre où il fait clair.

Malheur, si tu ne fais pas attention, tu te retrouves au point de départ.

Tu es évincée du paradis plus rapidement. Que du feu. Hé ! Hé !

Et tes pleurs ne l'éteignent pas. Et le grincement de tes dents, y fait moins encore.

Tu n'as pas idée, mon enfant ! Pas la moindre ! Pas la moindre ! Pas idée comme je l'ai, moi. De ce que d'un Allemand tu portes en toi, Mira ! Comme sa pute ! Meurtre et crime ! Ton Wolfram de malheur, ta tombe maculée !

Oui, oui ! Je le sais ! Je sais ! Le romantisme de merde ! Joueur de piano à bretelles ! Je sais ! Je sais ! Mais une chèvre ne crève pas d'une mauvaise herbe.

Oui, oui ! Avec leur accordéon et son manège ils t'attrapent et hop à la chatte.

Les musicos ont le diable dans les veines ! Je ne le sais que trop ! Que trop !

Mais lorsqu'une joue le jeu ! Comme toi ! Jusqu'à ce que ! Jusqu'à ce que !

Jusqu'à ce que !

Notre lignage est mort. Radié ! Et le lignage d'à présent ?

Tu t'en balances ! Notre morale est foutue. Nos enfants, une mixture.

Autrefois, non ! Jamais ! J'ai entendu une pareille chose ! Jamais !

Fillette ! Je pourrais ! Te battre comme plâtre ! Comme plâtre !

Les mâles tziganes aujourd'hui, sont à l'héroïne ! D'accord ! Et leurs enfants dès leur naissance sont marqués par la came et la mort, je l'ai entendu dire ces jours-ci !

Et aujourd'hui, les jeunes filles tziganes prennent des Allemands en nombre.

Comme chien et chat !

Comme chien et chat !

Maintenant il y a des Turcs. De tout il y a ! Je préfère tout à un Allemand ! Car c'est par ceux-là que le diable a pénétré le monde entier !

En mai, chaque année, les Tziganes sont en pèlerinage chez la Mère de Dieu aux Saintes-Maries-de-la-Mer et y jouent. Leurs meubles, leurs lits ! Tout ils vendent pour avoir l'argent pour prier la Mère de Dieu. A Lourdes et aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Où des Tziganes portent dans la mer la Mère de Dieu. Et les flammes se réverbèrent. Comme des étoiles.

Depuis l'attaque cérébrale, il n'y a que des fragments dans la tête. Des fragments de bonheur et de malheur.

## XIV

A la fin de ses jours, relié à la machine de respiration, mon mari, l'homme des camps, disait en plaisantant : Moi, lorsque je passerai dans l'Eternité, les bons à tout occuperont déjà les bancs. Et pour moi, même là, il n'y a pas de place, même là !

Là-dessus, j'ai ri et lui ai montré les billets de Madame Glück, cette peau de vache !

Madame le juge, je vois votre mari au ciel, là haut !

Hé ! Hé ! Hé ! !

Mais pour ce qui est de vous, je vois un grand bonheur !

Hi ! Hi ! Hi !

Cela l'a fait rire lui aussi. Une dernière fois ! L'air lui manquait à force de rire.

Tout le temps, nous étions sur les routes. Moi et lui. Loin, loin dans le monde !

Avec une Mercedes d'Augsbourg, plus la remorque. Elle a coûté treize mille. Je devais être folle ! Dépenser de l'argent pour une Mercedes, en plus ! Et même pas reçu d'argent pour ma détention dans les camps ! A Ravensbrück, bossé à mort. Pour Mercedes.

Et à Bad Tölz, il y a une jolie forêt. Nous y étions à demeure. Nous et quelques autres de notre clan !

Les hommes à la pêche. Nous, les femmes, à alimenter un feu.

Arrive la police ! Par hasard, je suis dans la remorque et regarde ce qui se passe.

Ils indiquent le feu. Le café y bouillait si bien, une odeur dans l'air. Ils disent :

Eteindre !

Sortant de la remorque comme une furie, je dis : Eteindre?! Monsieur l'agent, tu oses venir ici ? Tu oses venir ici ? Là est le four. Là ils ont tisonné des Tziganes.

Et moi de prendre le café brûlant et de le verser dans son visage.

Ils ont grimpé dans leur auto et les voilà partis.

Je dis aux autres femmes : Que voilà des femmes valeureuses, vous chiez dans vos culottes face à la police.

*On entend la pluie frapper la fenêtre.*

Oui, notre jeunesse se donne à la piqûre ! Ton frère aussi avec ses yeux doux.

Avec ses longs cheveux bouclés ! Pas de vigueur vraiment pour vivre ! Je l'ai dit à ton frère. Ton frère-tristesse. Qu'il me prenne moi ! Je suis sa drogue ! Ah !

Pour rien. A l'œil ! Pour pas un kopeck !

Dans la boîte du cerveau, tout y est déjà. Cela en sort pendant le jeûne. La faim aidant, tu vois l'herbe en violet ou tu vois l'herbe en jaune. Là tu vois la lumière du ciel. Ou la lumière du monde.

Ou le feu des enfers à l'horizon.

## XV

J'entends sur ton ventre battre son petit cœur !

Je prends ton pouls ! A nouveau, je regarde la montre.

Présentement respirer. Profond ! Profond ! Présentement comme toujours.

L'enfant est bien placé, repose-toi maintenant.

Déjà, je sens la fontanelle. Repose-toi à présent. Repose toi.

Tu auras encore besoin de toutes tes forces.

A Altötting où est la Mère Noire de Dieu. J'ai pris spontanément une croix sur l'épaule. Et j'ai marché tout autour de la chapelle.

J'ai coupé des cheveux à ta mère et les ai déposés devant l'autel. De beaux cheveux noirs ! Là dans la chapelle où il y a que de l'or et de l'argent.

Là-dessus, le curé dit : Etes-vous si pauvre ma brave dame ?

Je dis : Mon Dieu, mon Dieu. Je ne peux pas donner de l'argent ! Je ne peux pas donner de l'argent !

Et en moi, je pensais : Maintenant, ils ouvrent la gueule ! Mais pas un mot lors d'Auschwitz ! Là, ils étaient tous bouche cousue !

Ah Mère de Dieu ! Moi à ta place, je leur donnerais une raclée à tous. Tout comme à des gamins. A tous, jusqu'aux cardinaux. Jusqu'au pape !

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt et deux, vingt et trois, vingt et quatre, vingt et cinq...

*Elle compte les gouttes qu'elle verse dans une cuillère. Elle renifle fortement.*

Lorsque je me mets à politiser, je dois prendre des gouttes pour le cœur.

Mère de Dieu, oui, oui, je ne dirai plus rien ! Plus rien, je ne dirai !

Même penser je ne le ferai plus. Toi ! Toi seule, je t'aime pour de vrai.

Toujours tu as été une femme fidèle à Dieu ! Mère du ciel !

Taper sur la table ! Ou les mener par le bout du nez toujours ! Leur faire croire en toute innocence qu'ils ont le dernier mot. C'est ça notre art, à nous les femmes.

Mira ! Mal embouchée. Cela là dans ton ventre, c'est d'une queue hitlérienne ?

Ou de Prinzo !

*La jeune femme gémit fortement. Silence.*

Mère de Dieu ! Mère de Dieu ! Moi ! Je n'ai rien dit ! Moi, je ne veux rien avoir dit, mais... A présent, Mère de Dieu !

Mira, reviens à toi ! Reviens à toi ! Mira ! Mira !

Mira ! Mira ! Mira à moi !

Elle ! Elle m'a perdu connaissance ! Mère de Dieu, à présent ! Fais qu'elle revienne à elle ! Mira, à moi ! Tu sais comme c'est. Quand une femme n'a pas de mari ! Et attend un enfant.

Mira ! Mira ! Mira !

*La jeune femme gémit à nouveau.*

Oui, maintenant ! Mère de Dieu ! Je te remercie ! Merci ! Merci !

Ce n'est pas en vain que j'ai offert les cheveux de ta mère ! A Altötting. Rien n'est en vain ! Rien !

Ceux qui aujourd'hui vivent, chient sur tout le savoir. Et à toute vapeur, c'est l'enfer sur terre, à nouveau. Sans crier gare.

C'est dans ce monde là que vient ton enfant ! Enfant ! Enfant ! Enfant !

Moi, je n'en ai plus rien à faire ! Le monde je le! Conchie !

Je préfère sauter de ce carrousel de merde. Un renard dévore ses pattes dès qu'il est pris au piège.

Quoi maintenant ? Noir ? Je regarde la montre pour compter les contractions.

Une toutes les trois minutes. Encore une ?

Attends ; je mets la main. L'orifice du col de l'utérus n'est ouvert que de deux doigts.

*Pluie contre les vitres de la fenêtre.*

Les tombes de SS, je les dynamite de mes propres mains, cela suffit pour la résurrection ! S'ils ne se pointent pas ! Au jour du Jugement dernier, je trompeterai ce qu'ils ont commis de méfaits ! Mes enfants dans les flammes ! Gare s'ils ne sont pas condamnés à mort pour toute éternité dans le feu.

Vous, les queues hitlériennes! Sous vos beaux costumes noirs. Ricanez maintenant ! Sous vos belles blouses blanches. Envoyez tout au diable ! Et envollez-vous au plus vite au ciel avec vos fusées ! Détruisez une autre étoile !

Moi, je n'en ai plus rien à faire ! Allez vous faire ! Allez vous faire ! Allez vous faire !

En liberté maintenant, me voilà dotée d'un troisième mari : Hitler.

Tout ce qu'il m'offre à manger ! Du porc, du chou, des quenelles ! Du café et des pâtisseries ! Voire des cigarettes ! Ça fait une belle somme chaque fois.

Jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Et lorsque les garçons arrivent pour encaisser. Ils croient que je ne veux pas régler.

Là je me contente de dire : Mon mari arrive très bientôt. Mon mari arrive très bientôt !

- Oui, comment ? Oui, qui ?

- Mon mari arrive très bientôt. C'est lui qui payera.

Toujours !

Et là quand est arrivé la police : Avez-vous un métier?

J'ai dit : J'ai un métier! Métier ambulancier ! Mon mari arrive très bientôt. C'est lui qui a les papiers.

- Oui, comment, oui qui ?

- Les papiers, il les a lui !

- Qui ?

- Mon mari !

- Qui est votre mari ?

- Il est né à Braunau.

- Oui, comment, oui qui ?

- Hitler !

C'est ainsi que depuis la guerre, j'ai mangé les meilleurs morceaux, gratis.

Dans les auberges, les hôtels, au Wienerwald.

L'addition, Hitler la payera!

Mais dans les camps, alors que les miens étaient déjà tous morts, il y en avait encore un... Cela m'a sauvé la vie au fond. C'était un Grec, un chanteur.

Ma fille avait quatre ans ! Puppa ! Toujours elle a toujours reçu des coups, de sacrés coups !

Elle, à Auschwitz, elle chantait si bien, toujours ! Gouttes de pluie, gouttes de pluie...

C'était une de ces rengaines allemandes ! Et cela plaisait beaucoup à un SS !

Il avait toujours un morceau de pain pour elle.

Puppa ! Puppa à moi ! Puppa à moi ! Glissée et plongée.

Et je n'ai pas pu la ressortir. Interdit de la ressortir !

Les files étaient trop longues le long des fosses d'aisance. Elle s'est noyée carrément à Auschwitz, ma Puppa.

Bon Dieu ! Dans la merde !

Si c'est une fille, tu dois la baptiser du nom de Puppa !

Puppa, gouttes de pluie...gouttes de pluie...

Beau, miraculeusement beau !

Pousser ! Pousser ! Pousser, tu dois, Mira !

Pousser ! La tête ! La tête arrive.

Mille roses ! Ce sera une fille ! La tête est déjà là !

Pousser ! Pousser !

Oui ! Oui ! Oui !

*Cris de bébé.*

Et présentement, le sein !

**SILENCE**